

L'ÂME RUSSE

Soljénitsyne, un

Véronique Hallereau est née en 1973 à Guérande, petite ville close au bord de l'Atlantique apparemment très éloignée de la Russie. Montée à Paris, elle suit des études d'histoire des relations internationales à la Sorbonne, où elle soutient un mémoire de maîtrise sur la médiatisation de Soljénitsyne en France. Diplômée du Centre de Formation des Journalistes, elle exerce ce métier quelques années et commence un livre sur l'écrivain russe. Partie en Russie en février 2004, elle y enseigne le français. Ce séjour se révèle bénéfique pour son travail littéraire : elle y trouve de la documentation et sa compréhension de l'histoire et de la culture du pays s'approfondit. Elle prononce aussi des conférences sur la presse française et sur les vins... Elle visite Moscou et Pétersbourg, Novgorod, les îles Solovietski, Vladimir et Souzdal, la région de la Volga depuis Kostroma jusqu'à Samara au sud, en Kabardino-Balkarie, le Caucase et l'Altaï. Et aussi l'Ukraine et l'Estonie. Elle rentre en France en août 2007. Elle fait imprimer « de Guérande », cycle de poèmes en prose écrit avant et pendant son séjour en Russie. Elle organise avec Nikita Struve le colloque international sur Alexandre Soljénitsyne qui se tient à Paris du 19 au 21 mars 2009 au Collège des Bernardins, et y fait une intervention sur le thème « Le Chêne et le Veau, une œuvre édifiante ». Elle prépare la publication des Actes du colloque (mai 2010, éd. François-Xavier de Guibert/Desclée de Brouwer). Elle vient enfin de publier un portrait littéraire d'Alexandre Soljénitsyne qui permet de mieux mesurer l'influence considérable de cet écrivain immense, véritable incarnation de la Russie souffrante.



■ **Véronique Hallereau, votre ouvrage s'intitule *Soljénitsyne, un destin* et est sous-titré *Portrait littéraire*. Ces précisions sont importantes car en aucun cas vous n'avez voulu écrire une biographie.**

Soljénitsyne a connu de son vivant, particularité remarquable, six biographies, et une septième devrait prochainement paraître. Ces biographies peuvent être classées en deux catégories. Les « indépendantes », écrites sans contact avec Soljénitsyne : la première dès 1970, et forcément lacunaire, rédigée par un Allemand et un Russe et seule traduite en français ; celle de l'Américain Thomas, en 1994, qui propose une interprétation psychanalytique ; enfin en 2003, celle du Russe Ostrovski, renseignée comme un rapport de police, mais complètement faussée par sa vision paranoïaque.

Il y a aussi les biographies construites en collaboration avec Soljénitsyne : collaboration partielle, celle de l'Anglais Scammell, en 1984, qui fit longtemps référence ; collaboration totale, celle d'un autre Anglais Pearce, en 1998, qui privilégie l'aspect spirituel de sa vie et accorde une grande place à la famille ; et enfin la plus récente, celle de Saraskina, proche de Natalia Soljénitsyne, qui a eu accès aux archives de la famille, que l'on peut qualifier de « biographie officielle » ; elle devrait paraître cet automne en France. Une telle profusion rendait assez vaine la rédaction d'une nouvelle biographie.

■ **Vous avez donc choisi le portrait littéraire.**

Le portrait littéraire s'attache au destin et non à la vie de Soljénitsyne. Le destin, c'est la construction de la personne qui cherche à comprendre et à donner un sens à sa vie. C'est cette construction qui m'intéresse. C'est dans et par son œuvre que Soljénitsyne a mis sa vie

destin

Propos recueillis par Patrick LOUIS

en forme. J'en suis chronologiquement l'édification. Et si j'utilise des matériaux biographiques, ce n'est pas dans un but de rectification, pour nourrir je ne sais quel soupçon ou mettre en évidence d'éventuelles contradictions, mais pour comprendre et faire voir comment il édifie cette « sculpture de soi » : quels éléments de sa vie il choisit de mettre en valeur, comment il le fait, à quel moment, dans quel but, quelle signification il leur donne... Je le montre à l'œuvre, les yeux tournés vers le passé, lors d'une série de moments clés.

■ Dans le temps même où Soljénitsyne construit son œuvre, son œuvre le construit...

Oui, elle influence dramatiquement sa vie. *Une Journée d'Ivan Denissovitch*, publiée avec l'autorisation expresse de Khrouchtchev, lui apporte non seulement la gloire mais aussi les moyens d'écrire *L'Archipel du Goulag*, car parmi les lecteurs qui se manifestent alors auprès de lui, beaucoup vont l'aider directement (logements, cachettes, travaux de lecture, de frappe...) et lui raconter leurs propres histoires de détenus, de déportés : ils seront les 227 co-auteurs de *L'Archipel du Goulag*. Et c'est à cause de *L'Archipel* qu'il sera expulsé d'URSS. Cet exil lui apportera finalement la sécurité pour travailler et lui ouvrira les portes d'archives inaccessibles en URSS, ce qui sera paradoxalement bénéfique pour son œuvre. L'œuvre de Soljénitsyne, marquée par l'histoire, marquera à son tour l'histoire : *L'Archipel du Goulag* portera un coup fatal au rayonnement de l'idéologie soviétique. Il y a entre l'homme, son œuvre et l'histoire, une interaction permanente qui fait de Soljénitsyne un personnage de roman que j'ai essayé de montrer avec ses interrogations, ses doutes, ses certitudes, ses sentiments.



© TRANSWORLD FEATURE

Véronique Hallereau,
Solzénitsyne, un destin,
éditions de L'Œuvre.
380 pages, 20 €.

Extraits du livre de Véronique Hallereau

« Les ondes souterraines de la calomnie n'avaient d'ailleurs pas tardé à ouvrir une faille en surface, au point central de la vie littéraire soviétique : la remise du prix Lénine. Comme son nom l'indique, il avait peu à voir avec la littérature. Au printemps 1964, Soljénitsyne fut sélectionné pour *Ivan Denissovitch*. Son récit surpassait de loin les œuvres concurrentes, mais le Parti ne lui remit pas le prix, qui avait été décerné à Gonchar, pour sa *Cloche du mouton*.

Le plus inquiétant restait les propos tenus par un apparatchik qui avait déclaré, lors d'une réunion du comité du Prix, que l'écrivain n'avait pas été victime du « culte de la personnalité » mais qu'il avait été arrêté pour des actes criminels. Tvardovski s'était écrié que c'était faux et avait entrepris de le défendre en obtenant une copie de sa réhabilitation. Mais il ne se faisait pas d'illusion sur l'efficacité de sa réplique et confia à l'écrivain : « Il y a une énorme charge de haine contre vous. »

Une des récriminations du Parti contre Khrouchtchev avait concerné la publication d'*Ivan Denissovitch*. Khrouchtchev lui-même avait pris le récit en horreur. Sa femme avait confié à un général : « Si seulement vous saviez ce que nous avons dû endurer à cause de ce Soljénitsyne ! » Le Parti avait constaté que la critique de Staline menait, tôt ou tard, à celle du socialisme soviétique et donc à la sienne. Les cas de la Pologne et de la Hongrie l'avaient démontré. Il était vain de tout rejeter sur Staline ; les cadres et toute la nomenklatura étaient compromis. La politique de Khrouchtchev était néfaste. Soljénitsyne l'incarnant plus que quiconque, tous ses ennemis dans l'appareil avaient concentré les faisceaux de leur ressentiment et de leurs peurs sur lui. Et s'ils avaient pu ainsi le détruire, ils se seraient crus sauvés.

Tout ceci n'avait-il été qu'une énorme erreur ? Et si Panine avait eu raison en lui déconseillant de faire lire *Ivan Denissovitch* ? S'il s'était dévoilé trop tôt... À force de montrer ses œuvres pour tenter de les faire publier, il avait fini par apparaître pour ce qu'il était, un opposant au régime soviétique. Le résultat était là : perquisition, manuscrits saisis, alors qu'il n'avait encore écrit qu'une infime partie de ce qu'il projetait. Quel fou avait-il été de mettre en danger ses œuvres majeures par pur désir de profiter de l'ouverture provisoire ! Il aurait dû, après *Ivan Denissovitch*, retourner tout de suite dans les profondeurs du travail silencieux sans rien demander de plus. Il s'était empressé d'agir, sans réfléchir. Il avait dévié de sa route, il s'était trompé.

Pourtant, que de conséquences inattendues cette publication n'avait-elle pas entraîné ! Toutes ces lettres reçues montraient qu'il n'était pas seul. Il n'était plus seul, or c'était bien le pire, se retrouver seul face au Parti. C'était leur situation à tous, leur vulnérabilité et le secret de la durée et de la force du pouvoir : il n'y avait aucune solidarité face à lui. Il ne laissait pas deux personnes allier leurs pensées sans les accuser de former une « organisation », ce qu'il redoutait par-dessus tout. Les lettres prouvaient que le désir de vérité était général et la gratitude qu'on lui vouait était aussi puissante que la charge de haine dont avait parlé Tvardovski. Elles furent la source de l'une des plus grandes émotions de sa vie. Poignantes, elles lui apprenaient aussi qu'il restait encore nombre de prisonniers dans les camps. Khrouchtchev n'avait pas démantelé le système. Mais le plus remarquable, c'était les récits des zeksiv, qui retraçaient pour lui l'histoire du goulag depuis son édification en 1918. Il voyait déjà son *Archipel* bâti sur ces destins. Il avait demandé des détails. La nouvelle s'en était répandue parmi ses correspondants, et on lui faisait parvenir des documents rares, des livres devenus introuvables.

Il avait retrouvé d'anciens compagnons. [...] Ces rencontres lui avaient donné la certitude que, s'il suivait sa propre voie, celle-ci intégrait des lames de fond de la société entière. » ■

■ Le point nodal de l'œuvre de Soljénitsyne, c'est la Russie.

Toutes ses œuvres, même les plus autobiographiques de ses débuts, mêlent son destin à celui de la Russie, une Russie personnifiée par de nombreux personnages dont les routes croisent la sienne. Le peuple souffrant, c'est *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Ses œuvres scandent une recherche continue de ce sens à déchiffrer, ce sens qui existe – c'est sa certitude. La Providence a envoyé un message aux Russes. C'est sa mission de le faire savoir. *L'Archipel du Goulag* est un appel à réfléchir à sa propre culpabilité, à rechercher en quoi chacun a pu aider le régime, afin de rendre possible un repentir véritable. C'est un appel à ne renoncer ni à sa liberté, ni à sa responsabilité morale. Plus délicate sera la recherche du moment qui a éloigné la Russie de la voie du Bien et qui a donc entraîné le châtement divin, c'est-à-dire l'arrivée des bolcheviks au pouvoir. C'est l'objet même de *La Roue Rouge*. Il scrute les étapes angoissantes qui ont mené, petit à petit, la Russie à sa perte. Il bâtit *La Roue Rouge* sur une contradiction majeure : la connaissance de la victoire finale des bolcheviks et la description à longueur de pages des possibilités qui auraient pu éviter la Catastrophe. La voie se rétrécit, mais peu à peu, et plus elle va se rétrécissant, plus l'action positive, contre les bolcheviks est difficile mais elle est toujours possible. Pourtant *La Roue Rouge* s'arrête en avril 1917, avec le retour de Lénine en Russie, comme si alors tout était joué, avant même la guerre civile et les révoltes paysannes. La Russie plonge dans la Catastrophe.

■ On connaît le lien très fort qui unit Russie et Orthodoxy, et une profonde spiritualité marque l'œuvre de Soljénitsyne. Quelles furent ses relations avec l'Église et la foi ?

Soljénitsyne a été élevé dans la tradition orthodoxe, mais sous l'influence de ses camarades et par une sorte de soumission à la norme sociale du temps (l'athéisme), il a progressivement perdu la foi, ou plutôt s'est donné une nouvelle foi, le léninisme. Au fond de lui-même, il reste un croyant et se place déjà dans une position « dissidente » puisqu'il pense que Staline a trahi le testament de Lénine. Après son arrestation, alors que l'illusion léniniste se dissipe, il connaît une période de scepticisme mais reste

en recherche. Il retrouve la foi en 1952-1953.

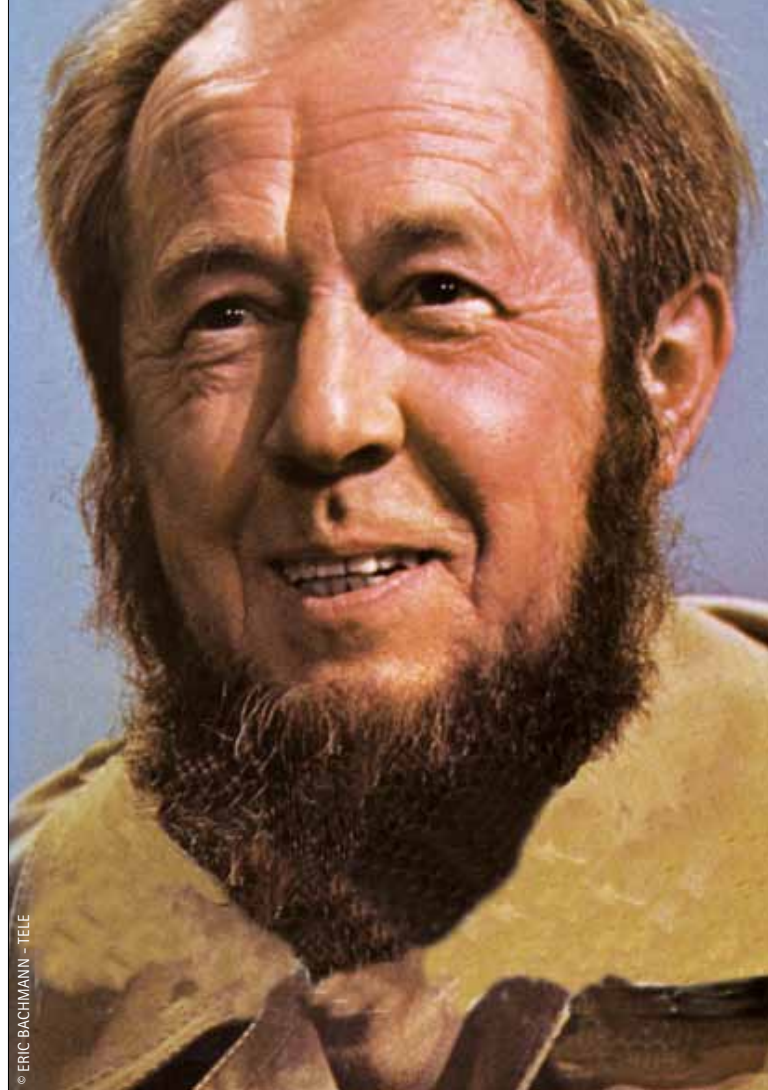
Deux événements sont déterminants : l'expérience de la prison où il est le témoin et la victime de ce terrible abaissement de l'humanité, et surtout le cancer qui le frappe et dont il réchappe « miraculeusement » et qu'il vivra comme un signe. Il rejoint l'Église orthodoxe, mais il parle plus de Dieu que du Christ. Sa vision de la religion semble alors essentiellement vétéro-testamentaire. Elle s'élargira avec la rencontre de celle qui deviendra sa deuxième épouse, Natalia, une juive convertie à l'orthodoxie, profondément croyante. Il faut noter aussi l'influence du père Alexandre Men, que les lecteurs de *France Catholique* connaissent bien, et qui était proche des dissidents. Mais cela n'empêchera pas Soljénitsyne d'entretenir des rapports critiques avec la hiérarchie ecclésiastique. Cette hostilité quasi-spontanée à l'égard de toute hiérarchie est d'ailleurs un trait de caractère de Soljénitsyne.

■ **Ne pourrait-on pas y voir la source de cette fascination que Soljénitsyne éprouvera pour les Vieux-Croyants et qui entraînera une certaine querelle avec le père Schmemann ?**

Peut-être... Le père Schmemann est un homme remarquable. Sur Radio-Liberté, il prononce plusieurs sermons qui séduisent Soljénitsyne. Contre toute idéologie, il promeut l'intelligence du cœur pour une vision dépouillée de la réalité. Selon lui, il faut se méfier des lectures idéales du passé, qui ne sont trop souvent que la manifestation de l'orgueil intellectuel, des facilités pour juger et condamner le présent. Les deux hommes se rencontreront lors de l'exil de l'écrivain, et le père Schmemann reprochera justement à Soljénitsyne de succomber à l'esprit idéologique dans son éloge des vieux-croyants, ceux qui ont refusé les réformes engagées par l'Église orthodoxe russe au XVII^e siècle et forment encore de petites communautés. Ces vieux-croyants incarnent, pour Soljénitsyne, une sorte d'immobilisme qui résiste aux catastrophes de l'histoire, ils sont comme un refuge de la « vraie » Russie.

La réalité est évidemment beaucoup plus complexe, et le père Schmemann reprochera à Soljénitsyne de ne pas vouloir le reconnaître et de s'accrocher à une illusion. Ce qui ne l'empêchera pas de rester un admirateur fidèle de l'écrivain.

La Providence a envoyé un message aux Russes



© ERIC BACHMANN - TELE

■ **Écrivain est bien le mot qui importe. Il serait absurde de réduire Soljénitsyne à un quelconque idéologue réactionnaire jouant au prophète.**

Bien sûr. Même si dans quelques lettres, Soljénitsyne s'est laissé aller au simplisme idéologique, affirmant que la Russie a souffert pour s'être éloignée de Dieu, c'est-à-dire pour avoir abandonné, depuis Pierre le Grand, son être réel, ses traditions, pour avoir persécuté les vieux-croyants et voulu copier l'Europe. C'est l'œuvre qui importe, recherche géniale qui tente de renouer le fil du temps entre le passé de la Russie et son avenir, par-delà la brisure qu'a été la période soviétique. J'espère avoir montré que l'œuvre de Soljénitsyne n'est pas politique au sens partisan du terme ; c'est l'œuvre d'une conscience qui cherche à retrouver et garder une intégrité dans une société violente et inquisitrice de l'intimité de chacun. En ce sens, elle est universelle et exemplaire pour nous aussi. ■

Le phénomène Soljénitsyne, Écrivain, stratège, prophète, Actes du colloque international des Bernardins, 19-21 mars 2009, éditions François-Xavier de Guibert, mai 2010, 291 pages, 26 €.

L'ÂME RUSSE

Des Russes face à

Le Père de Laubier nous fait découvrir sept penseurs russes du XIX^e siècle et cinq intellectuels russes du XX^e qui ont été fascinés par la papauté catholique...

par Denis LENSEL

MOSCOU a rêvé de devenir une « Troisième Rome », après le déclin de l'Occident et la chute de Constantinople... Mais c'est la « Troisième Internationale » communiste qui s'est installée en 1917 en Russie ! Et le rôle phare du Pape romain est resté pour les Russes une énigme... douloureuse... Le Père de Laubier tente une synthèse de la réflexion de sept penseurs historiques de la Russie sur cette question, du XIX^e siècle comme Tchaadaev, Khomiakov, Dostoïevski et Soloviev, ou du début du XX^e, comme Rozanov, Berdiaev et Boulgakov, les uns ouverts, les autres fermés à Rome. Ensuite, il publie de passionnantes contributions d'intellectuels russes contemporains invités entre 1993 et 1999 à la table de Jean-Paul II, tels Averintsev, Olga Sedakova et Vladimir Ziélin. On finit par comprendre mieux ce qui fascine et ce qui repousse, double mouvement qui épouse souvent la division des penseurs religieux russes entre « slavophiles » et « occidentalistes ».

Pierre Tchaadaev (1794-1856) est par exemple à ranger dans la deuxième catégorie. Il déclarait que, « toujours signe visible de l'unité », la Papauté « est encore signe de réunion », malgré « ses propres fautes ». Son opposition à la notion d'universalité russe lui valut d'être persécuté par le Tsar Nicolas I^{er}.

Alexis Khomiakov (1804-1860) dénonce le catholicisme comme un *romanisme* matérialiste, et préconise la « collégialité » de la « Sobornost », à la fois comme manifestation de l'Esprit Saint et comme représentation du peuple de Dieu, peuple particulièrement implanté en Russie, et appelé à s'étendre au monde entier...

Peu après, Dostoïevski développe l'idée d'un salut par la Russie : « Nous avons pris conscience

de notre prédestination universelle » et « de notre rôle dans l'humanité ». Ici déjà, nation et religion sont des réalités indissociables. « L'idée slave » est peut-être la voie d'un « accord fraternel irrévocable de toutes les races selon la loi évangélique ». Mais pour cela, la « troisième Rome » doit absorber la seconde, Constantinople... Et alors, ce sera la réalisation d'un « socialisme » que Dostoïevski présente paradoxalement, non comme une idéologie, mais comme une « union universelle au nom du Christ », union partant d'une incarnation du peuple par le Tsar. Pourtant, de 1880 à 1905, le dernier des « Hauts Procureurs » laïcs installés par Pierre le Grand pour contrôler l'Église orthodoxe russe, Pobedonotsev, « va la réduire en une vaste administration contraignante et bureaucratique au service de l'État », rappelle Patrick de Laubier.

Dostoïevski voyait dans le catholicisme une puissance politique redoutable, apte à séduire des peuples entiers, à force de « consentir à tout », à l'aide d'une « armée de vingt mille combattants jésuites, experts à capturer les âmes humaines »

A l'inverse, le penseur religieux russe le plus avancé sur la voie de l'ouverture œcuménique aura été Vladimir Soloviev, mort en 1900 à l'âge de 47 ans. Le P. de Laubier rappelle que Soloviev « défendit les Polonais asservis, les vieux-croyants persécutés, les uniates exterminés et dénonça l'injustice du statut des juifs dans l'empire tsariste » Deux idéaux animaient Soloviev, l'unité et l'universalité, d'où son opposition à tout « nationalisme religieux » et à « l'asservissement de l'Église à l'État ». Et face à cette espérance, les obstacles à l'unité se montrent moins dogmatiques que politiques et culturels.

Vassili Rozanov, mort désespéré en 1919, a lui aussi reconnu avec courage que l'Église a été fondée par le Christ sur la base d'une autorité « unipersonnelle » et « nullement collective », comme « dernier testament du Sauveur », « si décisif, répété par trois fois » juste avant l'Ascension. Cette Église, insistait-il dans une réponse à Dostoïevski, « possède l'autorité, elle est hié-

Les obstacles à l'unité se montrent moins dogmatiques que politiques et culturels

L'Occident chrétien

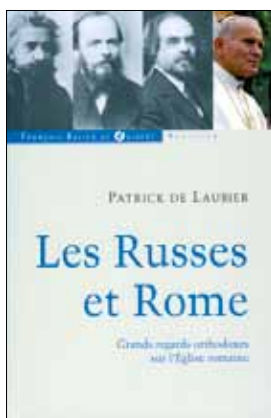
rarchique, pyramidale, et une pyramide a bien un sommet ». Toutefois, il ajoutait que le catholicisme est moins un « gouvernement » qu'une connaissance.

Serge Boulgakov sera ordonné prêtre en 1918 après avoir participé au Concile orthodoxe de 1917. Il se rapprochera alors lui aussi du catholicisme, avant de s'en éloigner dès 1923. Dans un manuscrit publié... près d'un demi-siècle après sa mort à Paris en 1944, *Sous les remparts de Chersonèse*, il met en scène un dialogue évoquant l'attrait de Rome : il y regrette le refus par Moscou du concile réconciliateur de Florence en 1439, voyant là une occasion ratée d'éviter le risque de l'« autocratie » tsariste, avec le « protestantisme » et le « bolchevisme » de Pierre le Grand... Boulgakov avait néanmoins prophétisé un avenir d'unité autour du Pape..., en se réclamant alors de Soloviev. Ensuite, il dénoncera au contraire la conversion au catholicisme comme « un péché contre le Saint-Esprit »

En 2007, la question des relations entre les orthodoxes et Rome se reposera lors de la rencontre œcuménique de Ravenne en ces termes : « Comment l'enseignement des Conciles Vatican I et Vatican II sur la primauté universelle devrait-il être compris et vécu à la lumière de la pratique ecclésiale du premier millénaire », celui d'avant le schisme de 1054 ? En 2006, le futur Patriarche russe Cyrille I^{er} soulignait une « compréhension différente du rôle du Pape romain dans l'Église ».

L'universitaire moscovite Serge Averintsev, disparu en 2004, qui sut transmettre la foi dans des cercles officiels à l'époque soviétique, souligne à propos de l'encyclique de Jean-Paul II *Ut Unum sint* que l'unité « est, selon le Christ, le critère indispensable d'une prédication chrétienne convaincante. » Il se réjouit que ce texte romain « commence par l'argument le mieux fondé », l'évocation du martyr commun de chrétiens de toutes les confessions au XX^e siècle : « Ils étaient séparés, mais la haine de l'opresseur les visait tous ensemble, et c'est ensemble aussi qu'ils lui ont répondu ». Ainsi, ce sont les martyrs de la foi qui « ont frayé la voie vers l'unité de la foi ».

Un risque commun qui peut rapprocher les chrétiens d'Orient et d'Occident



Patrick de Laubier,
Les Russes et Rome,
Grands regards
orthodoxes
sur l'Église romaine,
éd. F.-X. de Guibert,
183 pages, 19 €.

Il craignait cependant par-dessus tout le relativisme « qui refuse à quoi que ce soit, hormis lui-même, tout caractère absolu, promet de réconcilier tout le monde », mais agit en sorte « qu'il n'y aura plus personne à réconcilier ».

Le chercheur moscovite Vladimir Bibikhine rappelait que Soloviev et Ivanov, l'auteur de la fameuse formule des « deux poumons de l'Église », se sont rapprochés de Rome parce qu'ils n'avaient pas perçu chez leurs frères orthodoxes « une attitude attentive pour cette question de l'unité ». Et de poser cette question : « Le respect pour les autres exclut-il la possibilité de chérir son propre héritage ? », avant de rappeler l'existence d'une « concorde polyphonique », naguère encore vécue comme « garantie de respect mutuel ».

L'historienne Olga Sedakova répond au texte de Jean-Paul II *Orientale Lumen* par un hommage à l'humanisme social chrétien occidental, souffle de liberté traduit par une « négation de l'humiliation et de la violence ». Cependant, tout en soulignant le danger post-totalitaire d'une politisation du pouvoir spirituel en Russie, elle signale également le risque d'une influence consumériste occidentale « d'où l'Église est radicalement exclue ». Un risque commun qui peut rapprocher les chrétiens d'Orient et d'Occident...

« Souffrance et Espérance », c'est par ces deux mots que le théologien Vladimir Ziélinesky définit la démarche commune de rapprochement des Papes de l'époque du concile Vatican II et du Patriarche Athénagoras : Espérance, quand le message de l'« Église indivise » du I^{er} millénaire « renaît aujourd'hui après mille ans de proscription » : la mémoire de toute une Église « est à même de se réveiller », réveil dont le monde chrétien divisé « attend un témoignage ».

Cependant, le Père Ziélinesky met en garde contre la « transformation de l'univers religieux de chacun en musée ethnographique des pratiques ». Car le vrai dialogue théologique n'est possible que s'il provient de la « lumière authentique », celle du feu de l'Esprit : c'est de cet éclat que « revit l'espoir de faire s'effondrer les murs d'entre nos Églises ». ■